

*Comment meurent les femmes*

Cependant, après le dîner, Violette, inquiète jusqu'à la fièvre, voulut aller au trente et quarante comme si elle dût y rencontrer lord Sommerson. Elle ne lui avait pas parlé à la promenade, mais elle était bien décidée à l'aborder dans le tohu-bohu de la salle du jeu.

Que lui dirait-elle? Elle ne le savait pas bien; mais, dévorée par son amour pour lui et pour Parisis, elle chercherait à savoir lequel des deux était sa vraie passion. Elle avait nié jusque-là qu'on pût aimer deux hommes à la fois; mais elle croyait fermement qu'elle

*Comment meurent les femmes*

était prise corps et âme, à la vie à la mort, par ces deux figures. Elle s'accusait de libertinage de cœur et d'esprit, mais la passion était si forte qu'elle n'avait plus le courage de se révolter contre elle-même. Elle subissait fatalement son mal.

Dans la salle du trente et quarante, elle passa deux heures sans y voir venir lord Sommerson. Il était donc bien assidu auprès de cette malade! C'était donc sa maîtresse! Elle marchait sur du feu tout en ayant l'air de s'intéresser aux bonnes ou aux mauvaises fortunes des joueurs.

Dans son impatience, elle questionna et fit questionner par madame de La Chanterie.

Elles apprirent que lord Sommerson était arrivé depuis huit jours, qu'il était descendu au Kursaal avec la dame malade, et qu'elle l'avait emmené le soir même après une crise violente, en disant qu'elle ne voulait pas mourir à Ems.

Où étaient-ils allés? Pas un mot à Violette! Il était donc bien préoccupé ou bien oublieux? Et pourtant chaque fois qu'ils s'étaient revus, depuis leur première rencontre au bal de

l'Opéra, c'avait été une fête pour lui comme pour elle. C'est que le duc de Paris se sentait pris à un nouveau drame, et qu'il ne voulait pas profaner encore un amour par un autre.

Le lendemain point de nouvelles — ni le surlendemain. — Violette jugea qu'il ne reviendrait pas à Ems. Elle espérait une lettre, mais vainement alla-t-elle deux fois par jour à la poste.

La Chanterie offrit à sa femme et à Violette de les conduire à Bade. Qui sait, lord Somerson était peut-être là?

Elle voulut bien partir. Mais à Bade, ne trouvant pas le marquis, elle ne resta que quelques heures.

— Je suis triste comme la mort, dit-elle à la chanoinesse. Je fais trop mauvaise figure dans un pays où l'on s'amuse. Je vais retourner à Paris.

Madame de La Chanterie essaya d'abord de la retenir, mais elle finit par lui dire qu'elle avait peut-être raison de retourner à Paris, où cette fois elle aurait sans doute de vraies nouvelles d'Octave.

Elles partirent toutes les deux.

Était-ce plutôt à Paris qu'il fallait retourner? C'était là que voulait mourir la Femme de Neige, dans les bras de sa sœur, qu'elle avait presque sauvée et qu'elle avait amenée à Paris, où cette jeune fille s'était attardée dans l'idée d'un mariage romanesque, car l'amour avait été son vrai mal.

Mais la comtesse de Thorshawen ne mourut pas dans les bras de sa sœur.

Une fois dans le wagon qui va d'Ems à Coblenz, elle se sentit mieux. Elle dit à Octave que décidément les eaux lui étaient mauvaises, qu'elle ne reconnaissait qu'une chose qui lui fût bonne : c'était son amour.

De Coblenz à Cologne, le voyage lui fût plus rude, elle eut encore des crises terribles.

Cette fois le duc de Paris craignit qu'elle ne mourût en route. Il avait consenti bien volontiers à l'emmener loin d'Ems, comme s'il eût peur de s'y retrouver, après deux ans, à une autre catastrophe. Mais il voulut que la malade fît une station de quelques jours à Cologne.

— Jamais, dit la comtesse de Thorshawen:

cette ville est un tombeau pour moi, je ne veux pas mourir là.

Le duc de Parisis se décida donc à tenter le voyage.

Elle avait essayé de manger une aile de poulet au buffet de Cologne, à peine si elle avait pu boire un demi-verre de vin du Rhin.

Quand Octave la prit dans ses bras pour la porter dans le wagon, elle eut encore une crise et faillit rendre l'âme. Bien décidément, il ne voulut pas partir.

Il l'emporta malgré elle dans une chambre à coucher de l'hôtel du Dôme. A peine l'eut-il mise sur le lit, qu'elle s'endormit.

C'était le commencement de la mort. Le surlendemain, Ève n'avait plus qu'un souffle. Ce fut alors que Monjoyeux et Bérangère entrèrent dans la chambre d'Octave.

— Quoi! s'écria Monjoyeux, en se jetant dans ses bras, je cours à Ems pour retrouver Violette, pour lui parler de votre résurrection, et — ceci est un autre miracle — je vous trouve en route!

Monjoyeux raconta en quelques mots qu'il s'était arrêté un jour à Cologne pour voir

la cathédrale, le trésor et l'eau de Cologne, comme le premier Anglais venu.

Octave avait eu beau lui faire signe qu'une femme dormait, Monjoyeux avait voulu finir sa phrase.

Le duc de Parisis ne savait trop quelle figure faire devant Bérangère; mais il n'y avait pas à choisir, elle le connaissait maintenant sous son vrai nom. Il n'était pas fâché d'ailleurs de supprimer ce lord Sommerson, qui avait failli être trop bien dans les papiers de Bérangère.

Il entraîna Monjoyeux et sa femme dans le salon voisin pour leur raconter en quelques mots les phases de son étrange résurrection avec cette pauvre femme, qui sans doute allait mourir là sur un lit d'auberge, elle qui avait un des plus beaux châteaux du monde et qui était jeune, belle, aimée.

Bérangère, toujours enthousiaste, dit qu'elle voulait la sauver, quoiqu'elle pensât à Violette.

A cet instant, Octave entendit prononcer son nom, il courut vers la comtesse de Thorshawen.

— Ève, lui dit-il en lui prenant la main, j'étais là avec des amis qui m'ont retrouvé.

La Femme de Neige s'était soulevée. Elle regardait Octave avec des yeux égarés.

— Je meurs, lui dit-elle, adieu !

Octave la prit dans ses bras avec amour.

— Non, tu ne mourras pas ! Je t'aime : tu vivras.

Il prit un des petits poignards d'or qu'il portait toujours sur lui et le ficha dans les beaux cheveux de la comtesse de Thorshawen.

Monjoyeux et sa femme s'étaient avancés silencieusement jusqu'à la porte : la mourante ne les voyait pas.

— Non, va ! dit-elle à Octave, tu as beau faire, il faut que je meure. Rappelle-toi la légende : « *L'amour des Parisis donne la mort.* »

— Quoi ! s'écria-t-il avec désespoir, tu m'auras empêché de mourir pour mourir toi-même ?

La voix de la comtesse n'était plus qu'un soupir.

— Je t'ai aimé, j'ai été bien heureuse, adieu ! Ah ! si tu m'avais aimée en France comme en Norwége, je ne serais pas morte ! Vois-tu, on ne fait vivre les femmes qu'à force d'amour ; mais toi, tu fais mourir toutes les

femmes parce que tu en aimes toujours deux à la fois.

Parisis écoutait et ne trouvait rien à répondre. Enfin il hasarda ce pieux mensonge :

— Je n'aime que toi.

Ève essaya un sourire :

— Octave, embrasse-moi !

Le duc de Parisis embrassa la comtesse avec passion, comme s'il dût lui donner son âme pour la faire revivre.

Tout à coup elle se dégagea. L'amour de la vie eut un dernier cri :

— De l'air ! de l'air ! de l'air !

Le duc de Parisis la porta devant la fenêtre, restée ouverte.

Quand il la déposa sur un fauteuil, il pensa qu'elle avait fini de vivre et de mourir.

Monjoyeux s'approcha, puis Bérangère.

— Elle est morte, dit Octave en se frappant le cœur.

Monjoyeux lui prit la main pendant que Bérangère soulevait la tête de la comtesse.

— Ah ! vous êtes un terrible homme ! dit le sculpteur à Parisis. Combien vous en reste-t-il à tuer ?

— Ayez pitié de Violette ! dit la Femme de Neige.

On la croyait morte, elle eut encore ce cri pour Violette.

Ce fut son dernier mot.

— Cette fois elle est morte, dit Bérangère.

## VI

*Les contre-coups de la mort*

A ce moment même, Violette entra au château de Paris, accompagnée de madame de La Chanterie.

Un orage terrible éclatait sur le pays.

— Oh ! que je voudrais que le tonnerre tombât sur le château ! s'écria Violette.

La chanoinesse, qui ne songeait pas le moins du monde à mourir, dit gaiement à Violette :

— Parlez pour vous, ma chère amie ! soyez-moi plus hospitalière ! Pourquoi donc ce désespoir insensé ?

— C'est parce que je sens que tout est fini pour moi.

.....  
 .....  
 A ce moment même, au château de la Roche-l'Épine, on donnait l'extrême onction à la jeune fille qui y était venue si mystérieusement.

Le médecin et la dame de compagnie se disaient à mi-voix :

— Elle est morte ! elle est morte !

Mais elle rouvrit les yeux et s'écria comme si elle eût entendu :

— Non, je ne suis pas morte ! non, je ne mourrai pas !

Elle avait eu une vision étrange : elle avait vu mourir la Femme de Neige.

Elle fit signe à sa dame de compagnie :

— Il fallait, lui dit-elle, qu'une des deux mourût. Elle est morte : maintenant il m'aimera !

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

## TABLE DU TOME TROISIÈME

### LIVRE I

#### LE SECRET DE LA TOMBE

I <i>L'apparition</i> .....	3
II <i>Le tombeau de Geneviève</i> .....	6
III <i>Le voyage à Ems</i> .....	15
IV <i>Récit de la charcutière</i> .....	25
V <i>Où est le bonheur</i> .....	44
VI <i>Le drame dans l'atelier</i> .....	49
VII <i>La vengeance du mari</i> .....	62